

Jamais Sœur Humbeline n'avait pensé devoir quitter un jour son monastère. Quand elle avait poussé la porte de l'abbaye soixante-cinq ans plus tôt, elle s'était imaginée que ce lieu, qui allait devenir son environnement pour toutes les années à venir, - que le Seigneur voudrait bien lui donner-, verrait également sa mort. Et ça lui convenait. Une vie dédiée à Dieu. Le repos trouvé dans la maison de Dieu.

Mais non. Elle avait pourtant tout envisagé : une inondation, un incendie, une guerre. Tout. Sauf le déménagement forcé, l'arrachement à l'asile qu'elle s'était choisi.

Il y avait en effet maintenant plus de trois ans que les Sœurs entre elles avaient voté. Dans la salle capitulaire, la décision avait été prise de quitter les lieux et d'opérer un regroupement de leur communauté avec d'autres religieuses. L'abbaye était devenue désormais trop vaste pour la vingtaine de sœurs qui restaient : trop difficile d'entretenir tous ces bâtiments, trop compliqué de poursuivre le travail à la fromagerie. Et c'est ainsi qu'au crépuscule d'avant Complies, dans la mélancolie des décisions qui coûtent, les Sœurs avaient décidé de quitter le monastère pour se retrouver ailleurs, dans une autre abbaye. Un autre toit, à des centaines de kilomètres de ce petit vallon qu'Humbeline avait toujours connu dans son existence de moniale.

Affairée dans la bibliothèque, elle rangeait depuis maintenant quelques jours les livres, les déposant dans des cartons qui iraient bientôt rejoindre leur nouvelle Arche : écrits saints, œuvres de liturgie, de théologie, mais aussi d'histoire, ou encore archives diverses de la congrégation. Tout ce savoir, délicatement déposé par ses longues mains maigres, dans ces petites boîtes voyageuses, quittait définitivement les rayonnages sur lesquels, si Dieu l'avait voulu, il serait resté de longues années encore.

Alors qu'elle s'appêtait à déposer un vieux porte-document rouge qu'elle avait saisi sur les étagères, Sœur Humbeline sentit soudain la sangle qui en serrait le contenu se relâcher insensiblement. Elle voulut rassembler le contenu avant de le déposer définitivement, mais un feuillet jauni s'échappa de sa gangue écarlate cartonnée et voleta quelques instants dans l'air avant de retomber au sol. Sœur Humbeline se baissa pour le ramasser et posa distraitement les yeux dessus. La feuille, dactylographiée uniquement sur le verso, semblait contenir peu d'information. Mais l'en-tête l'intrigua :

Diocèse : Dioecesis Atrebatensis
Année de fondation (ou d'incorporation) : 1893
Statut juridique : Abbaye
Maison fondatrice : Laval

Suivait une liste de dates, assorties d'un court commentaire. Visiblement, l'une des sœurs avait réalisé un très court travail d'archive sur les grands événements qui avaient ponctué la vie de l'abbaye. Trouver ce témoignage, à l'aube du départ de la communauté pour d'autres terres, émut profondément Sœur Humbeline. Elle se mit alors à détailler les grandes dates de son abbaye :

14 juin 1893 : arrivée des premières religieuses
12 octobre 1893 : installation de la première Mère supérieure
Mai 1895 : grave inondation

Sœur Humbeline se rappelait en effet vaguement que l'une de Sœurs, à son arrivée, lui avait retracé rapidement l'histoire de l'abbaye et qu'elle avait évoqué une inondation qui avait bien mis à mal la communauté peu après son arrivée.

De l'eau. De l'eau tout autour. Une heure qu'ils sont partis. Ils sont peut-être 10 dans l'embarcation de fortune. Elle n'a pas voulu compter. Les chiffres intéressent peu. Que valent des chiffres face à cette eau noire qui vous entoure, aux doigts des ténèbres qui vous caressent, et risquent à tout moment d'engloutir votre vie ? Et encore. Si ce n'était que sa vie à elle. Peu importerait. Mais celle de son fils ? Dans un élan de peur incontrôlée, qui la tenaille depuis que la barque de pêcheur a quitté la côte, elle serre un peu plus fort le petit corps frêle de son garçon. Mutique, il ne dit rien depuis qu'ils sont montés dans le bateau. Depuis trois jours qu'ils attendaient cachés dans les collines, elle a bien essayé de lui expliquer ce qu'ils s'apprêtaient à faire tous les deux, mais il ne semble pas avoir tout compris. Il subit docilement. Et il obéit, accordant une confiance aveugle à sa mère : il sent au fond de lui qu'elle ne cherche qu'à le protéger. Même si autour de lui, il n'y a que de l'eau. De l'eau tout autour.

Les moniales, portées par leur foi et leur ténacité à la tâche, avait surmonté l'inondation et l'évolution de la congrégation avait suivi son cours. Sœur Humbeline reprit sa lecture de la sommaire chronologie. Trois autres dates se détachaient particulièrement, soulignées à la main d'un trait de stylo bille rouge :

20 janvier 1902 : incendie de la fromagerie
10 avril 1909 : violent incendie des bâtiments neufs (aumônerie, cloître, église)
3 février 1944 : bombardement du monastère. Chute de 50 bombes environ, dont une sur la chapelle en construction, où est tuée une sœur de la communauté.

C'est vrai. L'inondation n'avait été que le premier sinistre que l'abbaye avait essuyé. Les années suivantes avaient réservé de lourds fléaux à la communauté, qu'elle avait pourtant tous surmontés les uns après les autres. D'ailleurs, c'était bien la deuxième guerre qui avait été pour Sœur Humbeline le déclencheur de sa propre vocation. Elle avait connu les bombes, connu la destruction, entendu les plaintes et les sanglots, et prié pour que le Seigneur redonne raison aux hommes. A 21 ans, deux ans après la fin de la guerre, la barbarie humaine l'avait ébranlée au point de vouloir définitivement consacrer sa vie à Dieu et prier pour l'humanité, ces points frêles d'une broderie universelle qui ne voulaient -ou ne pouvaient- voir qu'ils appartenaient pourtant à la même toile.

Au bout de trois longues heures, sans intervention autre que celle de la main bienveillante de Dieu, les côtes grecques apparaissent enfin. Donya sait que ce n'est qu'une première étape sur son chemin d'exil, mais le soulagement gagne ses entrailles lorsqu'elle pose

pour la première fois le pied à terre, son fils toujours dans ses bras. L'Irak est maintenant à plus de 2000 kilomètres. Bagdad, sa ville natale, en proie aujourd'hui au feu et aux bombes, aux cris et aux appels déchirants. Crier. C'est tout ce qu'elle a pu faire quand la bombe a explosé à quelques mètres d'eux. Hafiz et elle fêtaient leur deuxième année de mariage. Pour célébrer l'événement, son mari avait réservé dans un petit restaurant. Donya attendait leur premier enfant. Les lumières de la ville revêtaient la cité d'une gaze colorée digne des Mille et Une Nuits. Presque le nombre de nuits qu'elle avait passé aux côtés d'Hafiz. Mais ce soir-là, ce ne serait pas une de plus. Quand la déflagration a eu lieu, les vitres du restaurant ont volé en éclat, les débris de la bombe ont cisailé l'air et le corps d'Hafiz. Dans la poussière et l'odeur âcre du sang, entre les feux qui mouraient autour d'elle, Donya a rampé jusqu'au corps de son mari, hurlant son nom, passant sa main tremblante sur son visage, dont les yeux ouverts sur l'infini ne lui laissaient pourtant aucun doute. Donya a mis au monde son fils trois mois après. Et il aura fallu un an et demi de plus pour prendre la décision de quitter son pays, trahir ses racines, prendre la route de l'exil, avec l'espoir de trouver une vie meilleure sur d'autres terres, sous d'autres cieux. Même s'il y pleut : Donya, baissant la capuche de son sweat, accueille ces gouttes de pluie timide, tombant du ciel européen, comme les larmes d'Hafiz qui veille sur elle et son fils depuis là-haut.

Enfin, Sœur Humbeline n'avait pu trouver refuge que dans la religion. Le dévoilement des horreurs commises, les pertes subies, l'incompréhension d'une époque tourmentée, tout l'avait ramené à sa première illumination le jour de sa communion. Et lorsqu'elle poussa la porte du monastère en 1947, c'était avec la ferme intention de prendre le voile. Sa voie était là. Son chemin se devait de parcourir les allées du cloître, de passer sous les voûtes dont chaque angle était constitué de briques rouges ciselées à la main, de pénétrer sept fois par jour dans l'Eglise, pour célébrer les offices monastiques. Prendre le voile était son idée fixe, sa réponse à la voix intérieure qui lui murmurait que travail et contemplation pouvaient fait d'elle la pierre d'un édifice plus large.

Donya a connu les premières pressions au Lycée. Les menaces de la milice parce qu'elle ne portait pas le voile. Le mépris insultant parce qu'elle souhaitait étudier, apprendre, savoir, connaître. Les agressions verbales parce qu'elle refusait de plier, de se soumettre. Porter le voile ? Il n'en était pas question. Sa liberté d'Irakienne du XXIème siècle lui permettait encore – à ce moment-là- de revendiquer la voie qu'elle se choisirait, elle. En tee-shirt, en jean et en baskets. Et son aspiration la plus profonde la portait à poursuivre ses études, et à suivre le chemin qu'elle se choisirait, en toute conscience et raison.

Trois autres dates attirèrent encore l'attention de Sœur Humbeline :

6 septembre 1904 : refuge donné aux religieuses de N.D. de Gardes après leur expulsion.

1914-1918 : refuge donné aux Clarisses d'Arras puis évacuation de presque toute la communauté, accueillie dans d'autres monastères.

Mai 1940 : asile donné à des religieux et religieuses de huit ordres et congrégations différents, et à de nombreux séculiers et prêtres, soit un total de 213 personnes (sans compter les réfugiés de passage) pendant un mois ou deux.

Refuge. Refuge et asile. Les termes qui caractérisaient sans doute le mieux le sentiment de sécurité qui l'enveloppait dans ces murs de brique rouge. Elle s'y était immédiatement sentie bien. Dieu accueille en ses maisons tout le monde. Religieux comme vagabonds forcés de la vie. Nombreuses sont les références dans les Saintes Ecritures qui prônent cette vertu d'accueil et d'hospitalité, que le christianisme partage avec d'autres cultures, d'autres religions. Ce sens aigu de l'hospitalité, la *philoxenia* des anciens Grecs, n'est-il pas le premier pas vers une conscience de l'universel maillage humain ? C'est ce que Sœur Humbeline aimait par-dessus-tout dans son sacerdoce : accueillir. Accueillir dans la spiritualité, accueillir dans la temporalité, accueillir avec humanité.

Un refuge. C'est ce que Donya cherche tous les soirs avec son fils, pendant des mois, à travers une dangereuse odyssée. Grèce, Balkan, Allemagne, France. Train, autobus, marche ou échappées terrifiées à travers champs et forêts. L'argent qui s'amenuise petit à petit, comme son espoir parfois de trouver une terre d'accueil. Partout où Donya passe ou se fait arrêter, elle est une réfugiée. Une réfugiée sans possibilité d'asile. Mais elle sent que l'issue est proche. Elle a choisi la France. Parce qu'elle a étudié le français au lycée, et qu'elle en aime la littérature. Parce que parfois, avec Hafiz, ils en avaient rêvé la possibilité. Mais les regards torves sur elle, sur son fils, habillé d'un tout petit pull rouge rapiécé, la font parfois douter. Et puis, parfois, un œil bienveillant et une main tendue la réconcilient avec la vie, et avec l'envie. L'envie de poser son sac à dos, et l'envie de vivre, tout simplement.

Sœur Humbeline soupira. Ses yeux restaient rivés sur la dernière ligne :

2 septembre 1954 : consécration de l'église et prise de possession des nouveaux bâtiments.

Dernière ligne du feuillet, mais pas la dernière date... Fouillant sur le bureau entre les cartons, elle trouva un stylo, et rajouta à la main la mention : « 2008 : union de 3 communautés, dont celle de Belval, décidée au chapitre général ». Cinquante-huit ans après la fin des travaux, les religieuses s'apprêtaient à partir. Sœur Humbeline remit délicatement le feuillet dans le porte-document rouge, le déposa dans un carton et en ferma les rabats. Il était temps de rejoindre le réfectoire pour l'un de ses derniers repas en ces murs. Au moment de refermer la porte de la bibliothèque, elle ne put s'empêcher de murmurer l'introït grégorien : « Scio cui credidi et certus sum quia potens est depositum meum servare ». « Je sais à qui j'ai donné ma foi, et j'ai

la conviction qu'il est capable de garder mon dépôt ». Si l'abbaye devait trouver une nouvelle voie, même sans les religieuses, Dieu la lui offrirait.

Un bus est venu les chercher et les a amenés dans un centre d'accueil dans lequel on les guiderait pour les formalités administratives. Donya va pouvoir demander le statut de demandeur d'asile. Lorsqu'elle arrive, la jeune irakienne s'extasie devant la beauté du lieu : niché dans un écrin végétal, le monastère porte bien son nom : Belval. C'est une abbaye tout habillée de rouge, qui resplendit dans la verdure des arbres. Il n'y a plus de religieuses, leur a-t-on dit. Elles sont parties dans un autre monastère, mais les bâtiments poursuivent leur chemin entre les mains d'une association. Le lieu est calme, et respire la sérénité. Un petit havre dans lequel Donya va pouvoir offrir à son fils un peu de répit et de stabilité. Quelques heures après être arrivée, après avoir pu se doucher et se changer, Donya marche timidement dans le grand bâtiment, la petite main de son fils glissée dans la sienne. Pour la première fois depuis qu'Hafiz est mort, elle a osé se mettre un léger trait de rouge à lèvres. Derrière les vitres, le cloître de l'abbaye semble tellement apaisant. Elle ne sait pas si elle a le droit d'y aller, alors elle ouvre timidement la porte qui donne sur la petite allée gravillonnée, s'attendant d'un instant à l'autre à entendre des interdictions rauques. Mais rien ne se passe. Tout est calme. Elle s'avance entre les aires gazonnées, et son fils, heureux de ce terrain de jeu vierge, s'échappe. Il court vers l'arbre central, un bouleau majestueux qui étend sa ramure ombrageuse au-dessus de la statue d'un Saint.

C'est le grand départ. Sœur Humbeline accorde en pensée à son abbaye toutes ses prières de recueillement et de remerciements. Elle traverse pour la dernière fois le cloître et s'arrête un instant devant la statue de Saint-Joseph à l'enfant. Silencieusement, elle lance également une prière au patron de l'abbaye, Saint Benoît Labre. Le vagabond de Dieu. Même si elle quitte aujourd'hui l'abbaye, elle n'erre pas. Dieu est partout avec elle et sa foi l'accompagne. Tout en s'acheminant vers le bus qui l'attend, des mots de Paul Claudel lui reviennent en tête : « *On croit que tout est fini, mais alors il y a toujours un rouge-gorge qui se met à chanter.* ». Sœur Humbeline fixe une dernière fois dans ses yeux la haute taille de briques rouges de l'abbaye. Rien n'est fini, tout reste à faire...

Tandis que Donya regarde son fils trotter et sautiller autour de l'arbre, un petit oiseau vient voler vers l'une des branches et s'y pose délicatement. Son poitrail duveteux, parfaitement accordé à la teinte cramoisie des briques du cloître, se soulève doucement et il se met à chanter. Alors Donya, pour la première fois depuis de longs mois, esquisse un sourire ; et un rayon de soleil accroche le corail de ses lèvres légèrement teintées et fait danser dans ses yeux les étoiles de l'espoir d'une vie meilleure.